



Bulletin Amades

Anthropologie Médicale Appliquée au Développement Et
à la Santé

84 | 2011
84

Science et patience. La polémique sur la vivisection au XIXe siècle en France.

Thèse présentée pour l'obtention du doctorat en histoire et civilisations,
sous la direction de Dominique Pestre, École des Hautes Etudes en
Sciences Sociales

Jean-Yves Bory



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/amades/1321>
DOI : 10.4000/amades.1321
ISSN : 2102-5975

Éditeur

Association Amades

Édition imprimée

Date de publication : 10 novembre 2011
ISSN : 1257-0222

Référence électronique

Jean-Yves Bory, « Science et patience. La polémique sur la vivisection au XIXe siècle en France. », *Bulletin Amades* [En ligne], 84 | 2011, mis en ligne le 01 novembre 2012, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/amades/1321> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/amades.1321>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Science et patience. La polémique sur la vivisection au XIXe siècle en France.

Thèse présentée pour l'obtention du doctorat en histoire et civilisations, sous la direction de Dominique Pestre, École des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Jean-Yves Bory

- 1 La vivisection s'est imposée au XIXe siècle comme pratique scientifique professionnelle. Cette thèse étudie son avènement et la polémique qu'elle a engendrée. Le peu d'études sur cette question ainsi que la résurgence de la polémique à la fin du XXe siècle justifient qu'on s'y intéresse. Trois ensembles de questions orientent la réflexion : que s'est-il passé au XIXe, en France, à propos de la vivisection ? Comment les choses se sont-elles déroulées, pratiques et polémique comprises ? Et pourquoi se sont-elles déroulées ainsi ? La vivisection se situe à l'intersection de deux grands domaines de la vie sociale, la science et les rapports hommes-animaux. Le XIXe siècle fut celui de l'avènement de la science expérimentale et de la société industrielle, il fut aussi celui de la profusion des animaux dans l'espace public, de leur utilisation dans tous les domaines de la vie, et des débuts du mouvement protecteur. En cela l'étude de ce siècle intéresse notre époque.
- 2 L'enquête est basée sur des sources imprimées car peu d'archives existent sur cette question. Aucun cadre théorique n'a été privilégié. La sociologie de la traduction de Bruno Latour a été utilisée mais aussi la notion de paradigme de Thomas Kuhn, la théorie du champ social de Pierre Bourdieu et l'esprit du programme fort de David Bloor. La documentation a occupé l'essentiel de notre attention.
- 3 Ce sujet est peu et mal étudié. Le plus souvent, les auteurs adoptent un point de vue asymétrique privilégiant les scientifiques. La résurgence de la polémique vers 1970 explique en partie cette attitude. Notre démarche n'est pas la même et le principe de symétrie a été un souci constant de notre travail. Cependant on peut nous reprocher un parti-pris inverse favorable aux opposants. Ce n'est pas faux mais c'est assumé.

- 4 Selon nous, la polémique sur la vivisection a été une polémique sur les animaux et non sur la science. La victoire des scientifiques tient à une multiplicité de facteurs socioculturels et non à une prétendue supériorité intrinsèque de leurs pratiques. Le mouvement antivivisectionniste a été légitime et est digne de considération. La polémique du XIXe a initié des enjeux encore actuels.
- 5 La première partie étudie la période antérieure à 1880, date charnière marquant l'apogée de la vivisection et les débuts du mouvement antivivisectionniste. Le premier chapitre expose en quoi consistait la vivisection. L'évolution de ses définitions permet d'avoir une première approche des pratiques et de la polémique. Le mot est apparu vers 1820. Il s'agissait de pratiquer diverses expériences scientifiques sur des animaux, principalement des chiens, des lapins et des grenouilles, les vétérinaires privilégiant quant à eux les chevaux. Les vivisecteurs se composaient de médecins consacrant leurs loisirs à l'étude scientifique et de vétérinaires s'exerçant aux opérations. Avec François Magendie et Pierre Flourens, la vivisection a commencé à se professionnaliser dans les années 1830. Simple méthode empirique au début du siècle, elle a gagné en importance et est devenue hégémonique sous l'influence de Claude Bernard et sa génération. En 1850, elle était considérée indispensable à la physiologie pour sa constitution en science autonome. Notre hypothèse est qu'elle est devenue un véritable paradigme au sens de Thomas Kuhn, c'est-à-dire « l'ensemble de croyances, de valeurs reconnues et de techniques qui sont communes aux membres d'un groupe donné », ici les vivisecteurs. Elle s'est installée dans les structures mentales, sociales et matérielles. Le souci de produire des faits remplaça la construction de théories, l'abandon de préoccupations médicales permit la gratuité des recherches, les expériences devinrent des performances. La vivisection était la norme dans les sciences biologiques dans les années 1860. Son enseignement était dispensé dans les grands établissements - Collège de France, Muséum d'histoire naturelle, facultés de médecine - ou dans des petites structures, les cours privés de physiologie. Les laboratoires se sont développés, réunissant une instrumentation de plus en plus perfectionnée et les meilleures conditions pour la maîtrise des expériences. Les croyances des vivisecteurs relevaient principalement du matérialisme, de l'utilité de la science, de l'anticléricisme et du positivisme. Leurs valeurs par rapport aux animaux étaient ambiguës, associant la compassion à la cruauté. De même, ils se partageaient en révolutionnaires et conservateurs, en médecins dévoués à leurs malades et pratiquant des expériences sur eux. Leurs techniques se sont sophistiquées pour atteindre une complexité incroyable en 1880. A cette date, le paradigme était installé et institutionnalisé.
- 6 Les contestations ont d'abord existé dans le monde scientifique, objet du deuxième chapitre. Deux groupes de vivisecteurs se sont dessinés : les modérés et les extrémistes. Les premiers reprochaient aux seconds d'utiliser trop d'animaux et de manière souvent inutile. La cruauté des expériences, pratiquées sans anesthésie, accentuait leur caractère choquant. La transposition des résultats de l'animal à l'homme était contestée pour plusieurs raisons : à cause des différences anatomiques entre eux, de la douleur engendrée troublant l'organisme et faussant les résultats, ce qui avait pour conséquence que les vivisecteurs obtenaient des résultats contradictoires entre eux et avec la clinique. Nicolas Gerdy fut le principal critique de cette époque mais les modérés étaient en fait très nombreux. Des débats eurent lieu à l'Académie de médecine à la fin des années 1830. Ils se terminèrent par la victoire des ultras, sans que les critiques ne fussent réfutées. Le consensus vint probablement des perspectives

professionnelles offertes aux vivisecteurs car au même moment, Magendie au Collège de France et Flourens au Muséum obtenaient des postes d'enseignants, enseignements au cours desquels ils pratiquaient des vivisections publiques de manière régulière.

- 7 Les débats se sont élargis à la presse médicale dans les années 1850. La question des abus monopolisa l'attention. Les protecteurs des animaux sont intervenus à la même époque, la SPA ayant été créée en 1845, notamment par de nombreux médecins. Les expériences inutiles, sans anesthésie, répétées sans nécessité, et effectuées sur les chiens et les chevaux formaient la catégorie des abus. L'organisation du travail scientifique était aussi critiquée ainsi que la possibilité pour n'importe qui de pratiquer des vivisections. Ces critiques venues des médecins sont liées à leurs rapports avec leurs malades. La peur de la « démoralisation », c'est-à-dire la perte de la compassion pour la souffrance d'autrui, était centrale. Mais au sein du monde scientifique, les critiques avaient officiellement disparu en 1840. Elles n'ont perduré que de manière marginale, œuvres de francs-tireurs.
- 8 Le chapitre trois expose le point culminant de cette période : les débats à l'Académie de médecine en 1863. La vivisection était devenue une pratique routinière dans certains établissements d'enseignement, en physiologie au Collège de France, au Muséum, à l'école de médecine, et dans les écoles vétérinaires. Les sociétés protectrices des animaux étaient partagées sur la question. Beaucoup de leurs membres exigeaient que la vivisection fût considérée comme n'importe quel mauvais traitement fait aux animaux tandis que d'autres, qui occupaient souvent les postes d'administrateurs, en étaient des partisans au nom de l'utilité. Devant les blocages de la SPA de Paris, les protecteurs anglais se décidèrent à agir. Les exercices chirurgicaux des vétérinaires leur semblant particulièrement choquants et probablement plus faciles à attaquer que les démonstrations physiologiques, ils en appelèrent à Napoléon III. Celui-ci saisit l'Académie de médecine. Une campagne de presse précéda les débats. Certains médecins publicistes comme Amédée Latour, Antonin Bossu, Joseph-Michel Guardia se prononcèrent pour une limitation de la vivisection supprimant les abus, c'est-à-dire les démonstrations de cours, tout en préservant l'usage dans les laboratoires. Le secrétaire perpétuel de l'Académie, Frédéric Dubois d'Amiens, ouvrit les débats dans ce sens, réclamant une limitation des pratiques. Mais les orateurs repoussèrent en bloc les plaintes anglaises et défendirent l'honneur outragé de la science française de manière très patriotique. Plusieurs arguments et attitudes furent inaugurés à cette occasion : chez les protecteurs, le procès d'intention, la dénonciation de l'injustice, de la religiosité de la science ; du côté des scientifiques, le mensonge, le dénigrement de l'adversaire, le hors-sujet, l'attitude « main sur le cœur » et diverses manœuvres pour saboter les débats.
- 9 Le quatrième chapitre expose l'institutionnalisation de la vivisection et tente une interprétation de la victoire totale des ultras. Le statut d'esclaves des animaux domestiques au XIXe siècle est un fait insuffisant en lui-même. L'influence du catholicisme, globalement défavorable aux animaux, est une hypothèse sérieuse. Il engendra le cartésianisme qui, au XVIIe siècle, fit de l'animal une simple machine censée ne pas souffrir. Cependant l'influence religieuse n'est pas évidente et le christianisme a aussi été la source d'attitudes compassionnelles pour les animaux. Le messianisme scientifique issu des Lumières et de la révolution de 1789 semble un facteur idéologique plus fort.

- 10 Les aléas de la vivisection étaient la cause des protestations des scientifiques. L'évolution des pratiques et surtout la carrière de Claude Bernard, véritable génie de la chose, ont rendu les résultats plus stables. Les académies favorisaient la vivisection pour des raisons idéologiques, méthode révolutionnaire participant à la régénération de l'homme et de la société par la raison. L'évolution des techniques, des instruments, la méthode graphique ont parachevé le processus. Le prestige apporté par la méthode expérimentale à la médecine a favorisé l'acceptation de la vivisection par les médecins et fait taire les peurs liées à la « démoralisation ». La vivisection s'inscrivait dans un mouvement de rationalisation de la société et ceci explique pourquoi elle s'accordait si bien avec les protecteurs des animaux, dont le but était de rationaliser l'usage des animaux par le peuple. La politique scientifique menée par Victor Duruy a favorisé la vivisection, notamment par la création de grands laboratoires. La création de l'Ecole pratique de médecine en 1878 a été l'aboutissement de cette institutionnalisation. Seuls les vétérinaires ont dû réformer leurs pratiques mais il est probable que cette réforme ne s'est accomplie que sur le papier, au moins jusqu'à la fin du XIXe siècle.
- 11 La deuxième partie expose la polémique après 1880. Le cinquième chapitre traite de la naissance du mouvement antivivisectionniste. Le clivage chez les protecteurs, à propos de la vivisection, devenait de plus en plus fort au fil des ans. Les médecins et les vétérinaires s'opposaient aux professions littéraires et aux femmes. Les mêmes clivages existaient dans les SPA étrangères. Le mouvement antivivisectionniste est né en 1875 en Angleterre. Une loi réglementant la vivisection fut promulguée en 1876. Partout en Europe des polémiques se déroulaient. Les vivisecteurs y réagirent essentiellement par le dénigrement : misogynie, anticléricalisme, mépris anti-élite, dénonciation du protestantisme et du spiritisme comme causes de l'antivivisectionnisme. Les antivivisectionnistes dénonçaient quant à eux l'injustice des expériences pratiquées sur le chien, animal qui supplanta le cheval dans ces années-là dans les préférences des protecteurs.
- 12 Le mouvement antivivisectionniste s'est propagé en France notamment par l'action d'Anna Kingsford, une meneuse anglaise. La Société théosophique soutenait le mouvement, qui par ailleurs était résolument féministe, dénonçant la vivisection comme une violence masculine. D'autres femmes nées dans les années 1840, comme Marie Huot, furent de plus en plus actives. Deux sociétés furent créées au début des années 1880. L'une, modérée, la Société française contre la vivisection, se consacrait à lutter contre les abus et à demander une législation imitée de la loi anglaise. L'autre, extrémiste, la Ligue populaire contre la vivisection, voulait l'abolition. Marie Huot en était la figure principale. La douleur des animaux et l'utilité des expériences étaient les deux points essentiels des protestations. Le ton se durcit et un style littéraire propre se développa. Une argumentation spiritualiste s'opposait au matérialisme de la science. L'utilité de la vivisection était la principale réponse des vivisecteurs. Le féminisme des antivivisectionnistes dénonçait la vivisection comme un viol. L'hégémonie des hommes en médecine devenait de plus en plus insupportable aux femmes, souvent traitées sans égards dans les hôpitaux. La polémique prit dans ces années-là son tour le plus âpre. Paul Bert dut affronter un procès.
- 13 Après un vrai succès en 1883, le mouvement s'est essoufflé et n'a pas survécu à la polémique sur la rage (chapitre six). La rage était une maladie très rare mais qui hantait les esprits. Louis Pasteur décida de s'y consacrer pour essayer de convertir les médecins à la microbiologie. Il déclencha surtout une opposition massive contre lui due au fait

qu'il n'était pas médecin mais chimiste. Ses méthodes heurtaient aussi une conception de la science vue comme un artisanat ou même un sacerdoce. La campagne de publicité organisée après la vaccination du petit Joseph Meister en indigna plus d'un, en particulier Auguste Lutaud et Victor Meunier. Le public afflua au laboratoire de Pasteur pour se faire vacciner et une guerre des chiffres eut lieu entre les pastoriens affirmant les avoir tous sauvés d'une mort certaine et ceux qui dénonçaient une manipulation. Enfin, en 1887, Michel Peter, à l'Académie de médecine, eut des échanges violents avec les pastoriens pour dénoncer le traitement intensif qui tuait les personnes auxquelles il était administré au lieu de les garantir de la maladie. Il est de fait que Pasteur pratiquait des expérimentations sur les gens et que la mortalité par rage a augmenté pendant son traitement. Son éthique scientifique heurtait l'éthique médicale. Mais il s'inscrivait dans une dynamique républicaine revancharde due à la défaite de 1870 et il bénéficia d'une propagande d'Etat dont l'aboutissement fut la création de son Institut payé par subvention populaire. Le succès de cette propagande est à relier à ce que représentaient les animaux dans la société de l'époque : des objets à éliminer de l'espace public pour que s'accomplisse la rationalisation de la société. Les chiens ont été éliminés de deux manières : par leur intégration dans l'espace domestique, familial ; et par leur élimination pure et simple, par la vivisection et les accusations de rage. La victoire de Pasteur a anéanti les antivivisectionnistes. Les deux sociétés ont disparu de fait, même si elles ont continué à exister sur le papier. La vivisection est définitivement entrée dans les mœurs françaises sous sa forme industrielle de l'expérimentation animale.

- 14 Le septième chapitre évoque la polémique à la Belle Epoque. Au tournant des XIXe et XXe siècle, le paradigme de l'expérimentation animale s'est développé. Pratique industrielle, il se caractérise par l'accroissement énorme des expériences effectuées et des animaux utilisés. Les chiens occupaient encore la première place au début du XXe siècle avec les lapins et les cobayes. L'utilisation des rongeurs s'est accrue ainsi que celle des singes et des animaux de rente. L'analyse du style littéraire scientifique montre les évolutions majeures du paradigme : apparition de la notion de « modèle animal », de la catégorie « animal de laboratoire », développement des pratiques de l'infirmier au détriment de celles de la chirurgie, comme l'inoculation, les prélèvements, etc. L'animal se vit de plus en plus objectivé et assimilé à du « matériel ». Les femmes investirent les laboratoires et la profession se féminisa. Les laboratoires de bactériologie ont colonisé tous les pays.
- 15 Parallèlement au développement scientifique de cette période se sont développées la pensée écologiste et la protection animale : parcs naturels, mesures de protection des grands fauves, nombreuses associations revendiquant la « bonté » et des « droits » pour les animaux. Le mouvement antivivisectionniste resurgit. Il avait perduré de manière souterraine grâce aux refuges pour chiens et chats créés dans les années 1880. De nombreuses associations sont créées et le discours se radicalise. La lutte contre les abus reste le souci principal. Les médecins, déçus par la science expérimentale, mènent l'antivivisection : François-Victor Foveau de Courmelles, Henry Boucher, le docteur Laurent, Philippe Maréchal, etc. Par contre, après l'entrée des femmes dans les laboratoires, le féminisme devint de plus en plus favorable à la vivisection perçue comme un moyen d'émancipation. La théosophie inspirait encore le mouvement dont le discours restait fortement teinté de spiritualisme.

- 16 Une campagne fut organisée vers 1910 pour réformer la loi Grammont, protectrice des animaux depuis 1850, et y insérer une clause limitant la vivisection. De nombreux parlementaires s'y impliquèrent, en particulier Lucien Millevoye et Louis Martin. Des débats eurent lieu au Sénat et à la Chambre des députés. La guerre évita cette humiliation aux scientifiques.
- 17 Le chapitre huit expose le paradigme de l'antivivisection. Les auteurs actuels interprètent le mouvement antivivisectionniste de façon plus ou moins agressive, le ramenant à la peur et la misanthropie, la défense des intérêts de classe de ses membres face au pouvoir naissant de la science. La compassion pour les animaux est soit évacuée, soit minimisée et ramenée à une idéologie religieuse. Ces analyses ont pour principe de poser un regard asymétrique sur la polémique, favorable aux scientifiques et défavorable aux antivivisectionnistes.
- 18 Ramener l'antivivisection à un antagonisme de classe est simpliste et faux. Car si les aristocrates étaient majoritaires dans le mouvement, ils se sont aussi beaucoup impliqués pour la promotion de la vivisection et des vivisecteurs. En réalité leur sur-représentation était due au fait que la polémique sur la vivisection nécessite un bagage culturel et intellectuel que n'avaient pas les ouvriers, totalement absents du mouvement. Les mécanismes dus à l'éducation expliquent l'apparente préférence de l'aristocratie pour le mouvement.
- 19 Pour expliquer l'implication des femmes, les chercheurs - et surtout les chercheuses - pensent qu'elles s'identifiaient aux animaux viviséqués à cause des mauvais traitements dont elles avaient à souffrir dans les hôpitaux, de la main des médecins exclusivement masculins. Mais, d'une part, la notion d'« identification » reste péjorative et doit être remplacée par celle d'« empathie ». D'autre part, la féminisation de la vivisection après 1880 dément un simple antagonisme des sexes.
- 20 De la même manière, les facteurs de l'âge, de la profession ou des tendances politiques sont insuffisants pour expliquer le mouvement.
- 21 Les antivivisectionnistes relevaient d'un paradigme incommensurable avec celui des vivisecteurs. L'incommensurabilité n'était pas cognitive mais émotionnelle et axiologique. La science n'était contestée que parce qu'elle torturait et tuait des animaux. L'empathie - et non l'identification - était au cœur de l'antivivisection, sentiment qui faisait défaut aux vivisecteurs. L'opposition était d'autant plus virulente qu'ils étaient tous, scientifiques et antivivisectionnistes, des exaltés. L'antivivisection se différenciait de la protection en rejetant son utilitarisme. L'antivivisection était l'ancêtre de l'antispécisme actuel incluant les animaux et les humains dans ses prises en considération. L'antivivisection était un mouvement de défense de l'animal et non un mouvement anti-science.
- 22 Au terme de ce travail, il est possible de dire que la polémique sur la vivisection a été une polémique sur les animaux, sur les valeurs, et non sur la science ou la médecine : valeurs républicaines et rationalistes mettant la science et la technologie au cœur d'un projet de réorganisation sociale, contre des valeurs compassionnelles compliquées de considérations idéologiques ou sociologiques. Mais ces considérations ne suffisent pas à expliquer le mouvement, surtout de manière dévalorisante. La question de la douleur des animaux a été la question centrale, s'articulant autour de la notion d'« abus ».
- 23 Cette polémique s'est prolongée au XXe siècle, malgré une disparition due aux deux guerres mondiales. L'augmentation de la consommation d'animaux à partir des années

1950 a été exponentielle, le sommet étant atteint vers 1980. La notion d'« éthique » s'est développée, notamment par la formulation de la règle des trois R. Une réglementation a été édictée en France, en plusieurs étapes, à partir de 1963. Le mouvement antivivisectionniste a resurgi dans les années 1970. Les arguments de fond sont les mêmes qu'au XIXe siècle. Cette polémique est un « débat immobile », comme celui sur les para-sciences. Son évolution historique présente aussi de curieuses similitudes avec le débat sur les asiles. Dans les trois cas, l'opposition au rationalisme est renvoyée dans la folie, la déraison.

AUTEUR

JEAN-YVES BORY